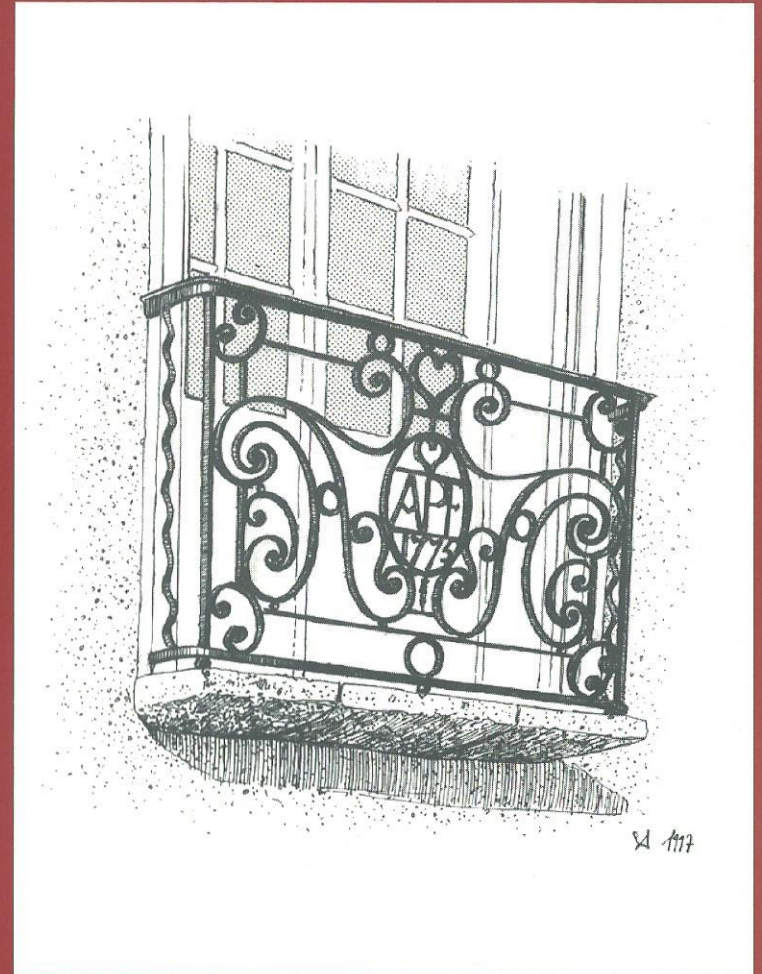


Les Balcons du Vieux - Laval



Amis
du Vieux-Laval

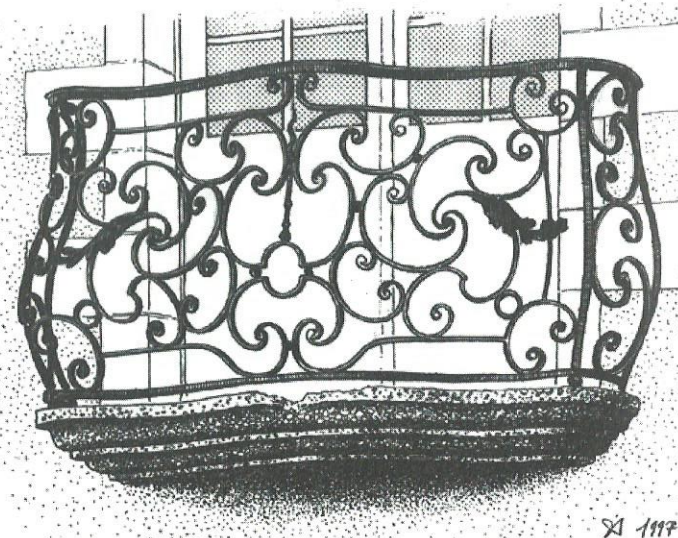


Dans une précédente brochure, nous vous invitons à découvrir les niches et statuettes de notre Vieux-Laval. Cette fois, nous vous proposons une flânerie autour des balcons. Plus de quatre cents, de tous les styles et de toutes les formes, égayent les façades des quartiers du Vieux-Laval et de Saint-Vénérand. N'hésitez pas : levez la tête et admirez ce "petit" patrimoine.

Les Balcons du Vieux-Laval

Le balcon, de par sa fonction, peut être considéré comme un lieu de transition entre vie domestique et espace urbain : il permet de voir mais également d'être vu. Le flâneur qui déambule à travers la ville - et qui sait encore lever les yeux - peut apprécier la variété de ceux qui ornent encore les façades. Leur diversité se constate aussi bien dans leurs formes que dans les matériaux mis en œuvre, comme d'ailleurs, à l'intérieur de chaque technique, par les motifs ornementaux employés.

Si le calcaire, voire le marbre ou le béton sont utilisés, plus particulièrement pour les périodes contemporaines (XIXe - XXe siècles), le fer forgé et la fonte moulée apparaissent comme les techniques de mise en œuvre les plus courantes.



XI 1117

56 rue du Lycée

Les Maîtres Serruriers Lavallois

En 1753, année du premier recensement connu à Laval, on comptait vingt maîtres serruriers qui sont ainsi répertoriés :

«Rive droite

Rue du Val de Mayenne, Vincent Andoir dit «Grandmaison»

Grande Rue, Louis Faverot

Rue des Serruriers, Julien Leriche et Jacques Rochefort

Rue Renaise, Vincent Deslandes

Quartier Saint Tugal, Sébastien Crié et Julien Dry

Quartier Mazure (rue Saint André), Jean Raveneau

Quartier de la place (place de la Trémouille), Charles Deslandes et Jean Vétier

Faubourg Saint-Martin, Anjuère fils, François Bonhomet, Philippe Deslandes, Germain Lebré

Rive gauche

Rue du Pont de Mayenne, Julien Brodrier, Louis Duchemin, Jean Leriche, Jean Ménager

Rue de Paradis, François Vettier

Dans la campagne, Richer.»

La réception de Philippe Deslandes en 1734

Philippe Deslandes, serrurier dans le faubourg Saint-Martin, a été reçu par la corporation le 2 mars 1734. Dans le procès verbal de réception, on peut lire :

«Il a fait son apprentissage sous la conduite du maître serrurier Jean Deslandes. Il a travaillé du dit métier en plusieurs villes considérables du royaume comme Orléans, Tours et Angers et il se flatte d'avoir l'expérience nécessaire pour être maître».

Les huit maîtres serruriers présents à la réception jugent Philippe Deslandes apte «à tenir boutique».

“Le” Serrurier de la rue des Serruriers

La rue des Serruriers s'appelait jadis rue des Claveuriers. Claveurier qui signifie en vieux français serrurier, vient du latin clavis, clef. Le patois mayennais en conserve un héritage. En effet, le verbe claver encore utilisé de nos jours veut dire fermer à clef.

Cette rue des Claveuriers existait au Moyen-Âge et devait alors regrouper un grand nombre de serruriers. Mais nous ne possédons pas de documents qui nous en apportent la preuve formelle. Lors du recensement de 1753, on compte deux serruriers dans la rue des Serruriers, alors qu'il y en a quatre dans la rue du Pont de Mayenne.

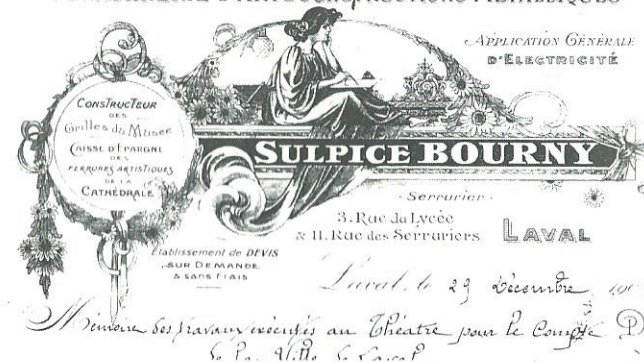
Au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, la rue des Serruriers abrite la plus grande serrurerie de Laval, celle de Sulpice Bourny. Né à Laval en 1831, Sulpice se destine très tôt à la serrurerie. Compagnon du tour de France, il forge d'atelier en atelier de 1849 à 1857. A Nantes, Bordeaux, Marseille, Narbonne, Lyon, Paris... Devenu maître serrurier, il s'installe dans la rue des Serruriers, à quelques mètres de sa maison natale. Son entreprise fonctionne si bien qu'il emploie jusqu'à quarante personnes et ouvre un bureau à Paris. La serrurerie Bourny de la rue des Serruriers est alors la plus importante de Laval. Sulpice est élu président du syndicat des feronniers serruriers.

On doit notamment aux feronniers de la rue des Serruriers : les grilles de la Caisse d'Épargne, celles du Musée des Sciences, la rampe du grand escalier de la Cathédrale, une partie de la restauration du donjon.

Reprise par MM. Jamois et Gaillard, la serrurerie Bourny cède la place après la dernière guerre à une tôlerie, puis à un promoteur qui en 1988 abat les vieux bâtiments pour construire des logements.

Jean-Pascal Lefebvre

FERRONNERIE D'ART & CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES



Grève pour la journée de ... douze heures

“A Monsieur le Maire de la Ville de Laval,

Les soussignés, tous ouvriers serruriers travaillant dans la ville de Laval, ont l'honneur de vous exposer que leurs maîtres exigent d'eux treize heures de travail par jour, c'est-à-dire qu'ils sont obligés d'être au chantier à cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir, ayant une heure pour déjeuner et une heure pour dîner, ce qui leur fait treize heures de travail... Dans toutes les villes de France, les ouvriers ne sont assujettis qu'à douze heures de travail... Pourquoi ne jouiraient-ils pas des privilèges dont sont favorisés les ouvriers de toutes les villes de France et de quelques ateliers de notre ville ? Ces ouvriers sont désireux de s'instruire et veulent profiter de l'occasion qui leur est offerte qui est d'aller recevoir les leçons de l'école primaire qui vous doit son institution, à moins que vous ne leur fassiez obtenir de leurs maîtres qu'ils quittent leur ouvrage à 7 heures du soir...”

Parmi les signataires de cette lettre figurent MM. Villedais et Vannier. Ces deux ouvriers serruriers ont organisé une grève le 17 mai 1841 pour obtenir une réduction de la journée de travail de 13 à 12 heures.

Le 29 mai 1841, Villedais et Vannier sont condamnés pour délit de coalition, à quinze jours d'emprisonnement et à une forte amende.

Nous remercions tous ceux qui ont collaboré à cette brochure et particulièrement la Ville de Laval, Dominique Eraud, Pierre Genuist, Stéphane Doreau.

Sources documentaires :

Archives départementales : B904, 17J94, U5538

Bibliothèque municipale : BM 12591, 38638

Archives diocésaines

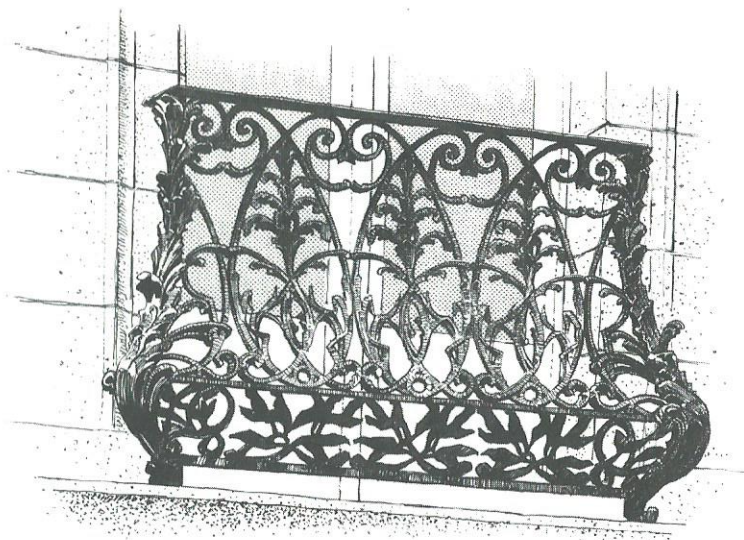
Dessins de Stéphane Doreau

Imprimerie : Ville de Laval

L'apparition du fer en Gaule se fait au cours des VII^e et VI^e siècle avant Jésus-Christ, mais sa production ne se généralise que vers le milieu du Ve siècle.

Ce fer produit primitivement dans des bas fourneaux est d'abord destiné essentiellement à la fabrication d'objets utilitaires comme les armes, puis des outils pour l'artisanat ou l'agriculture.

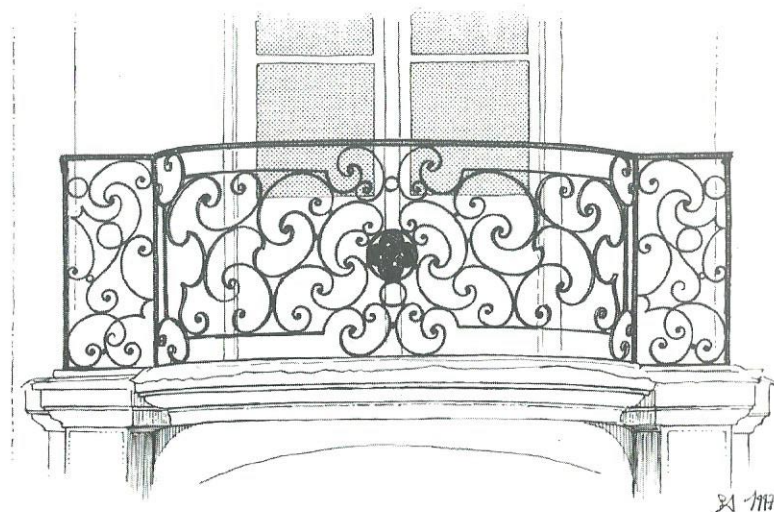
Si depuis l'origine, la production du fer s'est peu à peu améliorée, mais sans connaître de transformations fondamentales, il faut attendre la fin du Moyen Âge pour que la sidérurgie prenne véritablement son essor avec l'apparition du procédé indirect (le fer est dorénavant obtenu à partir de la fonte produite dans un haut fourneau). Cette révolution va permettre une production plus importante suscitant des utilisations plus nombreuses dans la vie courante.



30 rue de Bretagne

Nombre de métiers vont ainsi connaître un développement important, et parmi eux, celui de la serrurerie.

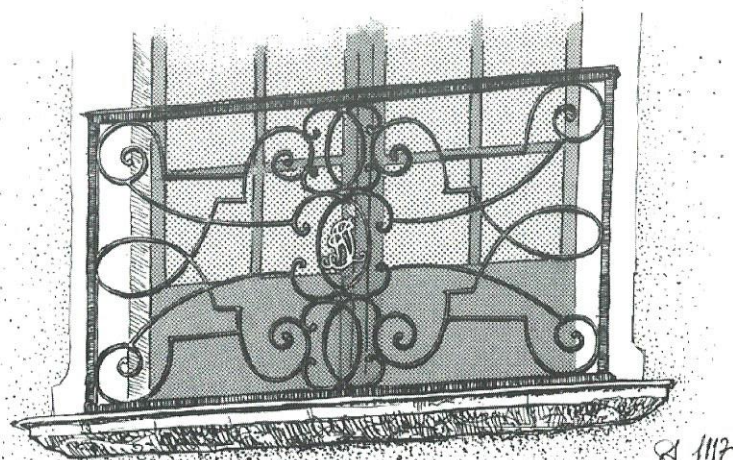
Si ce terme s'applique aujourd'hui à la fabrication d'objets de petite dimension, jusqu'au XIX^e siècle il intégrait également la technique du travail du fer à des fins esthétiques. Cet art va connaître un développement important au cours du XVIII^e siècle, mais son essor véritable se réalisera au siècle suivant.



33 place du Gast

En Mayenne, et plus particulièrement à Laval, les témoignages de cette production sont encore nombreux, non seulement tout au long des rues des anciennes cités, mais également à l'intérieur de certains édifices : que l'on songe aux chaires à prêcher telles que celles de la Trinité de Laval ou de Notre-Dame de Mayenne - aujourd'hui disparues - mais dont un très bel exemple subsiste dans l'église de Bonchamp-lès-Laval.

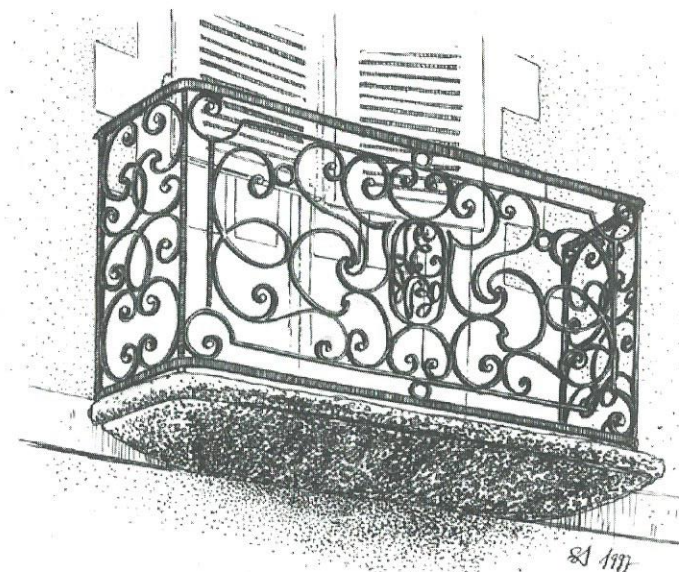
Concurrent du marbre ou du bois - matériaux qui par leur texture et leur mise en œuvre permettent moins de transparence - le fer a servi à délimiter les espaces dans les édifices religieux : clôture de chœur - la plus monumentale restant celle de Saint-Vénérand de Laval - ou de fonts baptismaux, balustrades de tribunes.



54 rue Renaise

L'art religieux n'est pas l'unique domaine d'action du serrurier, il intervient également dans l'architecture civile par la réalisation de nombreux balcons, impostes, rampes d'escaliers ou grilles de clôture.

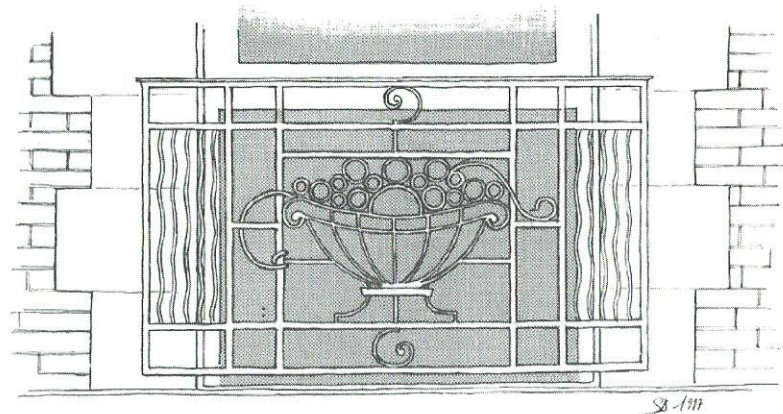
Le fer est non seulement présent dans l'architecture des riches hôtels particuliers - son prix de revient est relativement élevé - mais également dans les édifices moins importants que sont ceux de la moyenne bourgeoisie.



21 rue Marmoreau

Si la forme de ces balcons est le plus souvent rectiligne, leur silhouette peut parfois se galber (balcon en "coquille" de la fin des années 1760 au 56 rue du Lycée, ou plus récent au 30 rue de Bretagne) ou se développer sur plusieurs pans (33 place du Gast). Le dessin de la ferronnerie en est parfois très simple, fait d'enroulements symétriquement disposés de part et d'autre d'un motif central.

Ailleurs, le tracé se complique mêlant courbes et contre-courbes, recherchant la prouesse technique avec des volutes à double ou triple départ.



56 rue du Général de Gaulle

Des médaillons aux thèmes variés viennent s'ajouter aux enroulements et à la complexité des courbes, marquant le centre du balcon.

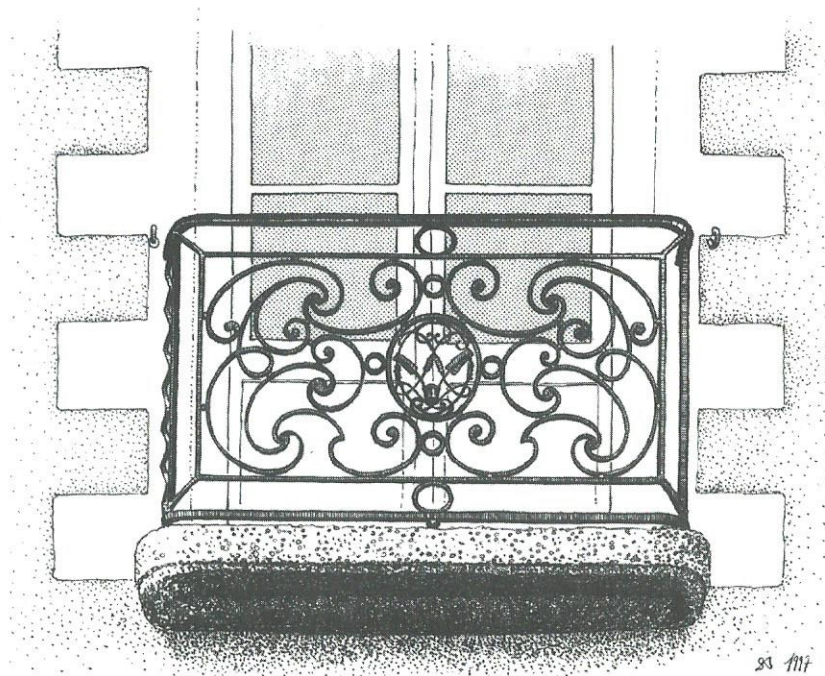
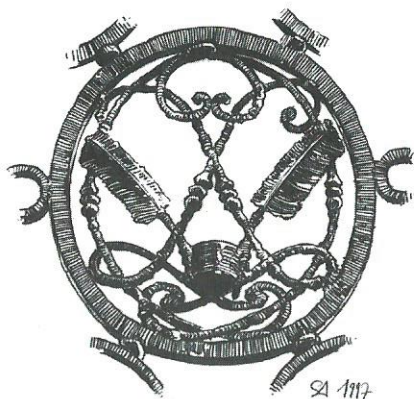
Le plus souvent on y retrouve les initiales entrelacées du propriétaire, telles celles d'André Jacques (A.J.), au 54 de la rue Renaise, qui fait reconstruire la maison en 1733. Au 21 rue Marmoreau, elles rappellent le souvenir de la famille Le Breton de Villeneuve (1771).

Le balcon situé au 107-109 rue du Pont-de-Mayenne, daté de 1773, porte les initiales du marchand-tanneur, Augustin Pottier de la Fortinière.



107 rue du Pont de Mayenne

Quelquefois, ces balcons servent d'enseigne professionnelle : rue des Orfèvres, les initiales de Charles-André Louvier (deux C et deux L entrelacés) s'accompagnent de deux plumes et d'un encrier, symboles de sa profession d'huissier.

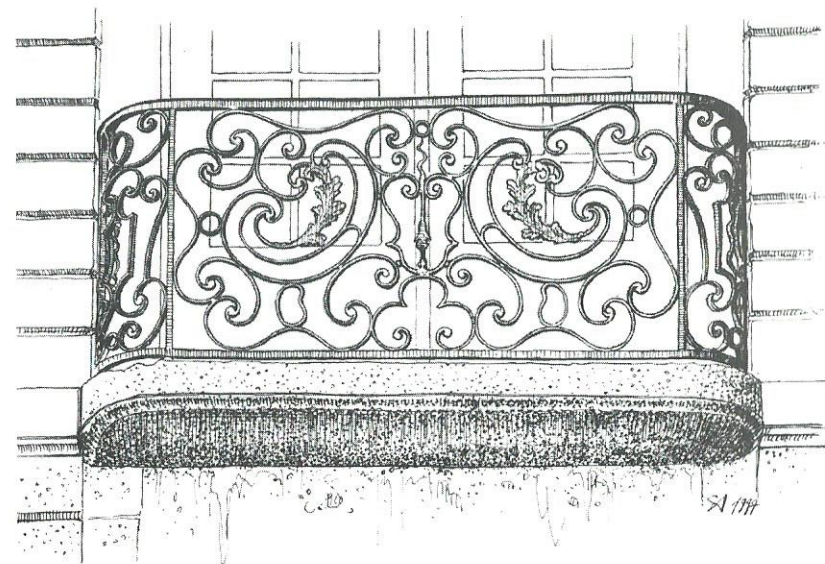


9 rue des Orfèvres

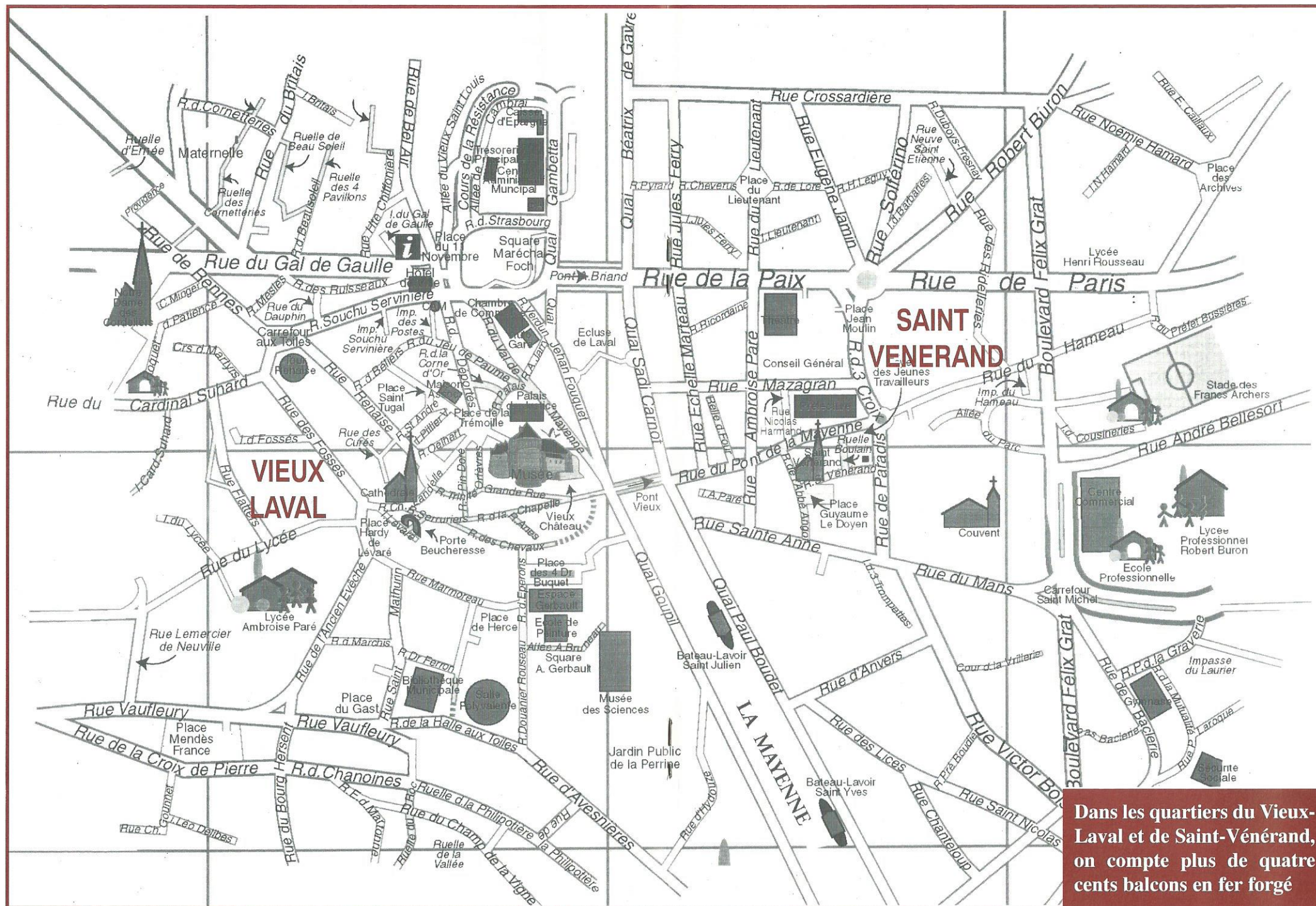
Au n°50 de la rue du Pont-de-Mayenne (maison reconstruite en 1772) une sirène conserve le souvenir du carrefour qui portait son nom.

Si le fer forgé continue à être utilisé au XIXe siècle - voire au XXe - il va subir une concurrence sévère de la fonte. Certaines usines sidérurgiques telles celles du Val-d'Osne ou de Bussy en Haute-Marne, vont se spécialiser dans la fonte d'ornement. Leurs produits, réalisés industriellement, seront diffusés et vendus sur catalogues. Le procédé de fabrication, le moulage, permet d'obtenir des coûts relativement bas, ainsi qu'une grande variété dans les modèles, favorisant une large diffusion. Ce type de balcons est particulièrement dense le long des nouvelles percées (rue du Général de Gaulle, rue de la Paix, rue des Déportés ainsi que sur les quais) et dans les constructions réalisées au cours du XIXe siècle.

*Dominique Eraud
Conservateur départemental du patrimoine*

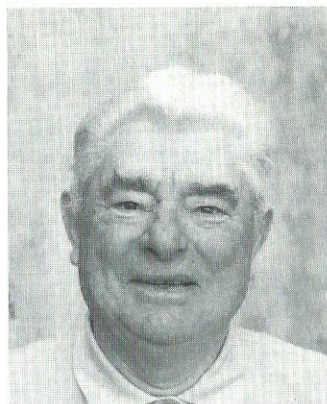


7 rue du Marchis



Pierre Genuist, ferronnier d'art

Pierre Genuist, est le dernier ferronnier d'art de Laval. Fils de serrurier, il a exercé ce métier de 1933 à 1970, place Notre-Dame-des-Cordeliers. Là, il a forgé balcons, rambardes, portes..., surtout pour des particuliers, en Mayenne et au-delà. Jusqu'à Ajaccio.



“Je forgeais comme les ferronniers d'autrefois. Je n'utilisais que du fer. Pas d'acier doux parce qu'il ne se travaille qu'à la soudure électrique que je ne pratiquais pas. Pour assembler deux pièces, je ne soudais pas à l'électricité mais selon la technique du rivetage à froid, avec une vis ou un rivet inséré dans un trou percé à la chignole. Quand vous voyez un ouvrage avec des rivets, cela signifie qu'il vient d'une forge traditionnelle. Comme je ne travaillais qu'à la main, mes balcons n'étaient pas parfaitement symétriques. C'est aussi cette dissymétrie qui indique qu'un balcon est artisanal. Un balcon parfaitement symétrique est fabriqué à partir d'un moule. C'est le balcon industriel du XIXe et du XXe.

Si j'ai réalisé de nombreux balcons en fer forgé, je dois reconnaître que je n'ai jamais fait de motifs en forme de feuillage, comme ceux du 50 rue du Pont de Mayenne. Cela exige une compétence très particulière. Ce sont les “repousseurs de métal” ou tôliers-formeurs qui font ce travail. Des artistes !

La première étape du balcon est la mesure sur place de l'armature, le cadre. A partir de ces dimensions, je fais une esquisse au dixième. Puis un dessin à la craie en grandeur réelle sur une tôle. Celle-ci sert de patron tout au long de la fabrication. A l'aide d'une ficelle, on fait le contour du dessin, de chaque volute, de chaque pièce, pour connaître le développement et donc la longueur nécessaire de fer.

Un petit balcon consomme au minimum 15 mètres de ferraille. On scie une barre à la longueur voulue. A la forge, on chauffe l'extrémité du morceau de fer sur quelques centimètres - on appelle cette partie le noyau - juste avant le point de fusion : on atteint cet état quand la couleur du métal est presque blanche. C'est la couleur qui détermine la bonne température du métal. Les forges sont dans la pénombre pour mieux apprécier cette couleur. Il faut être précis : trop chaude, la barre fond ; pas assez chaude, elle se travaille mal. Pour chauffer presque à blanc une barre de section 20 mm par 5 mm, il faut environ trois minutes. On dispose d'une vingtaine de secondes pour travailler le fer au marteau, sur l'enclume. Pour faire une forme arrondie ou carrée, on se sert de la bigorne, une enclume à pointes. L'une d'entre elle est de section ronde, l'autre de section carrée. Pour arriver à mettre en forme une volute, il faut répéter sept à huit fois l'opération.

Le plus difficile dans la ferronnerie, ce sont les volutes dites “à double-départ”. Il s'agit de créer deux volutes à partir du même morceau de fer. Vous chauffez la barre en son milieu. Vous roulez ce noyau avec une griffe pour faire de chaque côté deux volutes. Il faut pour cela une très grande habileté. On peut juger à partir de ce détail, la valeur d'une ferronnerie. Les “vrais” doubles-départs se remarquent par le noyau unique au commencement des deux volutes. Il y a les “faux” doubles-départs : l'artisan a d'abord réalisé une première volute sur laquelle il a ensuite soudé une autre volute. Le faux double-départ pose bien moins de difficultés.



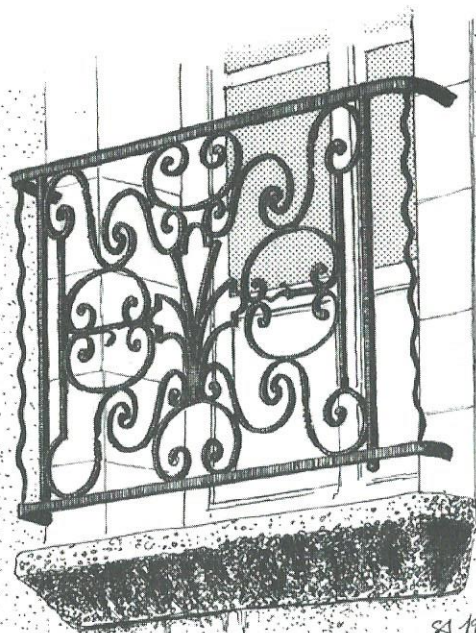
Deux “vrais”
doubles-départs



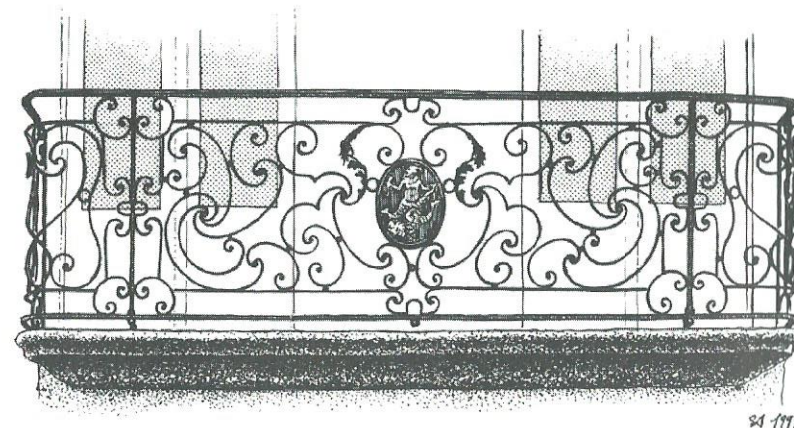
Un “faux”
double-départ

Pour faire une volute ronde, il faut environ une heure de travail, une volute ovale deux heures. Les barres de section carrée (souvent 18 mm par 18 mm dans les balcons du Vieux-Laval) utilisées dans les balcons demandent plus de temps et de doigté que les sections rondes car il faut tordre la barre tout en prenant la précaution de bien maintenir le parallélisme de chaque côté. Une fois tous les morceaux du balcon forgés, il ne reste plus qu'à les riveter. En tout, un balcon comme celui du 29 de la rue de Chapelle qui est relativement simple, exige trente à quarante heures de travail."

Juillet 1996, témoignage recueilli par Denise Bourdin, Jean-Pascal Lefebvre et René Vienne



29 rue de Chapelle



50 rue du Pont de Mayenne



La Forge de la rue Renaise

En 1890, le Lavallois Louis Moriceau a peint la forge du serrurier Edouard Chartier qui se trouvait au 18 bis de la rue Renaise.

Cette reproduction a illustré un dépliant publicitaire qui contenait aussi un poème de Gustave Moulay. Il débutait ainsi :

“Dans le vaste atelier, où la forge s’allume,
Le fer, du feu subit l’épreuve, et, sur l’enclume,
Va se torde et gémit, réduit par le marteau,
Tandis qu’un ouvrier maintient, solide étau...”

Dans cette forge, on peut distinguer :

- ◆ au fond, deux soufflets (appelés “vaches”), l’âtre, avec devant un baquet d’eau pour refroidir le métal chaud ;
- ◆ au premier plan, deux ouvriers qui, sur les conseils du maître, forgent une pièce de métal chaud (en témoigne sa blancheur) sur une bigorne à pointes plates ;
- ◆ au fond à droite, les barres classées par taille, devant une perceuse à main ;
- ◆ devant à gauche, un étau de forge.

